

Ce sont les extrêmes. Le moyen de faire de l'or est en quelque part entre ; et, soyez en certain, il n'est pas près de l'un ou l'autre extrême. Un grand nombre travaillent comme s'ils pensaient ce moyen dans le voisinage du premier mentionné. S'il ne mettaient pas jusqu'au dernier sou dans la terre, et rien pour le travail, ils viendraient aussi près de lui que possible. D'autres peuvent aller trop près de l'autre extrême—payant trop pour le travail en proportion de la terre qu'ils cultivent ; défrichant leurs terres inutiles plus vite qu'il n'est profitable, et cultivant de plus grandes récoltes qu'ils ne peuvent faire ; car tout ceci est possible ; et si quelqu'un connaît un cas bien attesté de ce genre, il ferait bien de le rapporter, afin que le cultivateur errant, dont les terres non défrichées et les grandes récoltes doivent le ruiner, puisse avoir un conseil à temps.

Nos pères payaient un écu pour une verge de coton Indien, en beurre à douze sous la livre ; un écu pour leur écrire une lettre pressée de trois lignes, en farine à quatre sols la livre ; et un écu pour une serrure Anglaise, qui ferait rire un voleur, et pleurer un honnête homme, en fromage à six sols la livre ou moins. Il n'est pas étonnant qu'ils n'aient pas amélioré leurs fermes. Leur meilleur moyen était de vivre aussi facilement que possible. Il n'y avait aucune récompense pour l'entreprise. La seule chose étonnante est comment ils pouvaient vivre. S'ils avaient pu acheter une meilleure verge de coton pour un quarteron de beurre, ou lieu de donner cinq louis pour cela ; s'ils avaient pu payer l'avocat pour sa courte épître, avec quatre livres de farine, au lieu de dix-sept, ou s'ils avaient pu acheter une serrure Américaine pour quelque chose de moins toutes sortes de vols et de pillages, et ils auraient fait un jardin de la Nouvelle Angleterre avant nos jours. Pourquoi les hommes cultivent-ils leurs fermes maintenant comme leurs pères étaient appelés à le faire sous la politique de George III. et Lord North, et on pourrait aussi dire, de Jefferson et James Madison, autant que la protection donnée au cultivateur y est concernée ? Alors ça ne payerait pas d'employer des travailleurs. Mais est ce que ça ne payerait pas à présent ? Le prix du travail est relativement plus bas qu'il n'était alors ; ça prend moins de produits pour payer les gages d'un homme, que depuis que nos pères sont débarqués à Plymouth. Les travailleurs viennent nous trouver, du Canada, d'Irlande, et de l'Ouest. Peut être dites vous qu'ils sont ignorants et mal-honnêtes. Ils ont aussi honnêtes que nous sommes, ce qui n'est pas dire beaucoup pour eux ; et ils travailleront bien si vous leur dites comment. Il paraîtrait comme si la Divine Providence voulait que la Nouvelle Angleterre devint maintenant un pays cultivé. Les cultivateurs de la Nouvelle Angleterre seront-ils sincères à eux-mêmes et au vieux berceau de la Liberté Américaine ?

Jamais l'encouragement pour les cultivateurs à engager des travailleurs, à faire produire leur terre, et à avancer, n'a été aussi bon qu'il l'est à présent. Les prix actuels ne tiendront peut-être pas. Nous avons à concourir avec l'Ouest pour les produits les plus portatifs. Il peut s'écouler deux ans avant qu'ils vendent à vil prix devant nous. Mais il est probable que nous aurons encore à payer cinq livres de beurre pour une serrure dont personne autre qu'un voleur ne se contenterait, ou dix-sept livres de veau pour une verge de coton Indien, qui ne sera pas assez fort pour envelopper une meule de fromage. Si le gouvernement faisait son pire, il ne pourrait pas ramener ces temps. Le tarif de '47 ne montre aucune faveur spéciale à l'intérêt agricole, et cependant les cultivateurs ont eu de très bons temps depuis. Mais combien de cultivateurs n'ont pas profité des hauts prix des deux années dernières — ont perdu les hauts prix, en n'ayant rien à vendre ? Et pourquoi ? Pas parceque leurs fermes ne pouvaient rien produire, mais parcequ'elles n'étaient pas travaillées. Le cultivateur lui-même a travaillé aussi fort que tout autre devrait le faire, peut être trop fort, ce qui aurait pu diminuer son courage, et son esprit d'entreprise. C'est quelquefois le cas. Mais qu'est un homme dans cent acres. Les alliés auraient aussi bien fait d'envoyer un homme pour soumettre les Moscovites. Il ne peut pas seul changer son sol ; il ne peut pas rendre bon le mauvais sol ; il ne peut que cultiver à moitié ceux qui sont bons naturellement ; il ne peut pas amasser de fertilisants, ni en acheter, car il n'a rien pour les payer. Après avoir essayé toute l'année à faire ce qu'aucun mortel ne peut faire — à prendre soin de cent acres seul, le résultat est qu'il n'a rien bâti. Ses bâtisses ne sont pas meilleures, ses clôtures ne sont pas meilleures, sa terre n'est pas meilleure, et il n'a rien à vendre pour rendre les choses meilleures pour l'année prochaine. S'il eut bien cultivé dix acres, avec ses propres mains, ou s'il eut cultivé cent acres avec l'aide de quatre hommes, (cinq hommes peuvent faire presque aussi bien sur cent acres qu'un homme sur dix acres,) c'eût été autrement. Dans le premier cas ; il aurait pu avoir quelque chose à vendre ; et dans le dernier cas il aurait pu montrer une ferme améliorée au moins. La terre bien cultivée paie mieux que celle qui ne l'est pas. Il est vrai qu' "il nous faut moins de terre et plus de travail"—aussi vrai que vous pouvez voir le nez sur la figure d'un homme, après qu'il a avalé assez de li veur pour rendre le petit bout le plus gros.

Mais comment devons nous arriver à la fin ? Devons nous vendre une partie de la terre, ou engager plus de travailleurs ? Le dernier, au delà de toute question, si les circonstances favorisent l'entreprise. "Une petite ferme bien cultivée" est meilleur en "chanson" qu'en pratique. Vous ne pouvez pas avoir, pour une petite ferme, la variété et l'excellence des instrumens qui sont requis pour produire des récoltes bonnes et profita-

bles. Les meilleurs instrumens aratoires, et les bâtisses grandes et commodes, amoindrissent le coût de la production dans les grandes fermes, mais l'augmentent dans les petites. Le cultivateur de quelques acres doit se contenter de ramper comme il le peut, pour produire ce qu'il peut à plus grands frais que son voisin sur une grande ferme, et de ne vivre qu'en limitant jusqu'à l'extrême les besoins de sa famille ; moyen, dont la tendance est de dégrader au lieu d'élever—de donner occasion aux sots et aux damoiseaux d'en parler sottement, de classer les filles sensibles du rang des femmes de cultivateurs, et de faire une certaine classe de demoiselles, bonnes à rien qu'à être sous les soins de leurs papas, et qui pense que la culture est une très petite affaire.

Les goûts et les préférences, et mille circonstances, connus seulement par l'individu, sont à prendre en considération. Il n'est pas désirable que tous soient cultivateurs, car alors il n'y aurait personne pour acheter leurs produits ; non plus que tous ceux qui sont cultivateurs, soient de grands cultivateurs, car alors il n'y aurait pas assez de terre ; et de plus, quelques uns sont obligés d'être petits dans tout affaire, il faut autant qu'ils soient petits cultivateurs que toute autre chose. Si un homme n'a pas de goût pour les beautés de la nature ; s'il préfère la brique, le mortier et les trous fétides aux paysages émaillés de fleurs, si son âme n'est pas en harmonie avec la musique de la chaumière agreste, s'il ne ressent aucun plaisir quand le noble cheval lui obéit, quand le bœuf robuste le regarde avec désir pour avoir sa nourriture, et que tous les habitants de l'étable se réjouissent à son arrivée, qu'il demeure dans la ville, qu'il détaille du lait dans les faubourgs, ou des rubans au comptoir. Ou, s'il a du goût pour la mécanique, qu'il en profite lui-même, et qu'il en avantage le monde, en l'exerçant. Ou s'il a du goût pour le commerce, qu'il sillonne l'océan, tandis que d'autres sillonnent la terre. Chacun doit s'efforcer de rencontrer les vues d'une Providence bienfaisante sur notre race. Si un individu veut être cultivateur et aime encore une vie paisible, il lui faut plutôt une petite étendue de terre qu'une grande étendue. S'il a peu de capitaux, et n'a pas l'intégrité qui dans un cultivateur, forme toujours une juste base pour le crédit, ou, si comme quelques uns, il n'a pas la faculté de faire connaître son intégrité jusqu'au point de lui faire avoir de l'argent à des taux modérés, alors il faut qu'il n'ait qu'une petite étendue de terre ; car la culture sans capitaux, et le crédit est une mauvaise affaire, et elle sera pire à mesure que le pays vieillira.

Mais si un homme veut prendre le trouble d'une vie d'affaire, (celle de la culture n'est pas plus onéreuse qu'une autre,) s'il a de l'argent, ou la base d'une réputation qui lui en fera avoir à des taux ordinaires ; s'il a assez d'instruction pour faire un homme prudent—pour le rendre actif, désireux de se distinguer sans tromper personne ; s'il a une connaissance de son affaire, et l'airne, et sur-